

MARDI

6 NOVEMBRE 1832.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue d'Amboise, Barrière de Fer; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABELF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRÉ, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique.



DEUXIÈME ANNÉE.

N° 105.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE.

JOURNAL POPULAIRE.



Politique, Industrie, Littérature, Théâtres et Annonces.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

UNION!

Il y a trois ans qu'une autre dynastie se mit en hostilité ouverte contre le pays.

L'opinion était forte, compacte : elle le devint davantage.

Le déficit fut accepté; on sait ce qui en est advenu.

L'explosion des antipathies populaires ne tarda pas à éclater, et la monarchie de quatorze siècles fut broyée en trois jours.

C'est qu'alors il y avait parmi nous puissance d'union; toutes les volontés convergeaient vers un même but; tous les bras, tous les efforts devaient se tourner à la fois contre un pouvoir qui insultait ouvertement à la nation.

Oh! ce fut un beau, un magnifique spectacle que ce concert unanime, cet accord d'enthousiasme, cette fraternité sainte de dévouement. — C'est que la France alors pensait, sentait, agissait comme un seul homme, et comme un seul homme aussi elle se leva contre le despotisme.

Un beau jour alors..... oui, un beau jour d'espoir vint luire; mais il devait passer comme un rêve!

Belle de patriotisme et de gloire, sublime de dévouement, de courage d'héroïsme, objet d'envie et d'admiration pour tous les peuples de la terre, notre France devait bientôt se ployer sous le joug, devenir un objet de honte et de pitié; malheur! malheur!!!

Et cette union de tous les citoyens, et ce concert unanime ne se retrouva plus.

Nous nous divisâmes.

Je me trompe : le pouvoir qui s'était élevé en abusant une partie de la nation, par des protestations hy-

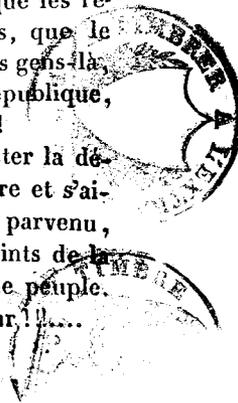
pocrites; ce pouvoir qui n'avait vu dans notre immense révolution qu'une circonstance à exploiter, qu'un moyen d'ambition personnelle mit tout en œuvre pour diviser les citoyens.

Il y réussit.

Ce n'était pas assez pour lui d'avoir à sa disposition la force matérielle, l'armée que par une incroyable inconséquence la nation avait laissée entre ses mains; il a senti que pour arriver à ses fins, il fallait dissoudre ce faisceau redoutable de l'opinion qui avait renversé ses prédécesseurs, et toute sa politique dut tendre à semer les défiances et les haines parmi les diverses classes dont se compose la population.

Aussi s'est-il efforcé constamment de séparer les intérêts de la bourgeoisie des intérêts populaires. — D'un côté, en repoussant la classe prolétaire de toute participation aux droits politiques, il excitait chez elle un sentiment de haine et de jalousie contre la classe privilégiée; de l'autre il ne cessait de représenter le parti des progrès comme un parti d'anarchistes; et le peuple comme une bête féroce qu'il fait museler pour n'en être pas dévoré. — Et bien des bonnes gens se sont laissés prendre à ces terreurs hypocrites, ils ont cru de bonne foi que l'anarchie était à nos portes, que les républicains songeaient à relever les échafauds, que le peuple ne rêvait que pillage; pour tous ces gens-là et le nombre en était grand, vouloir la république, c'était vouloir tout bonnement la loi agraire!

C'est ainsi que le pouvoir est parvenu à jeter la défiance parmi des citoyens faits pour s'entendre et s'aimer! Par d'aussi misérables calomnies il est parvenu, on s'en souvient, à mettre sur plusieurs points de la France la garde nationale aux prises avec le peuple. Nous savons cela trop bien pour notre malheur!



A Lyon, comme ailleurs, les gardes nationaux furent trompés; on leur disait que les ouvriers ne s'insurgeaient que pour piller les magasins, et cet ignoble mensonge fit prendre les armes à plus d'un citoyen qui s'en est bien repenti depuis.

Mais on ne réussira pas à les tromper deux fois, car à Lyon aussi, le peuple victorieux s'est montré calme, désintéressé, humain, pénétré d'un profond sentiment d'ordre, d'un admirable respect pour les droits d'autrui.

Il fallait cet éclatant démenti, il fallait cette grande leçon pour faire cesser les préventions et les haines que le pouvoir avait semées parmi nous; aussi, disons-le : à l'acharnement d'un combat meurtrier a subitement succédé une confiance réciproque, on a senti de part et d'autre qu'on avait été abusé, et que les véritables ennemis étaient ailleurs.

Nous l'avons vu au banquet Garnier-Pagès où se trouvaient les hommes énergiques des deux partis, n'ayant plus qu'un même vœu, qu'une même opinion, qu'une même pensée.

Le ministère contre-révolutionnaire du 11 octobre est venu resserrer les liens qui rapprochaient déjà les diverses nuances de l'opposition et nous mettre tous d'accord.

Serrons nos rangs, et souvenons-nous que l'avenir nous appartient.

Le Républicain.

Il y a un an, chacun se demandait à Lyon : Avez-vous vu un *républicain*? connaissez-vous un *républicain*? Cela mange-t-il? cela vit-il? Le *républicain* appartient-il au règne animal, au règne végétal ou au règne minéral? Faites-moi donc le plaisir de me montrer un *républicain*.

Voilà ce qu'on disait, mais ce qu'on ne dit plus aujourd'hui. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'un *républicain*, mettez-vous à votre croisée, ou si vous logez sur le derrière, placez-vous devant votre porte, et vous jouerez de malheur si vous ne voyez pas passer un *républicain*, dix *républicains*, cent *républicains*. Mais vous-même, sans vous en douter, vous êtes peut-être *républicain*.

Ecoutez!

Le *républicain* a des yeux, un nez, une bouche, des jambes et des bras.

Le *républicain* mange, boit et dort comme une personne naturelle.

Le *républicain* se lave les mains et la figure; il se fait la barbe, se coupe les ongles et change de chemise.

Voilà pour le physique, et jusque-là vous êtes *républicain*.

Passons au moral.

Le *républicain* déteste les charlatans qui ont escamoté notre pauvre révolution de juillet. Il méprise les hypocrites qui n'ont flatté le peuple que pour mieux le tromper. La rougeur lui monte au front, lorsqu'il se rappelle le lâche abandon de nos frères du Nord. Il

bondit d'indignation lorsqu'il voit la France, cette France de juillet déchirée au dedans par la guerre civile, méprisée et avilie au dehors par les puissances étrangères. Le *républicain* voudrait un gouvernement à meilleur marché que la meilleure des républiques. Il voudrait que le peuple cessât d'être pressuré par cette myriade de mannequins titrés qui absorbent le fruit de ses sueurs.

Mais, me direz-vous, je partage toutes ces opinions. Eh bien! vous êtes *républicain*.

Vous méprisez les déserteurs, *républicain*. Vous honnissez la presse vendue, *républicain*. Vous n'applaudissez pas aux assassinats du pont d'Arcole, *républicain*. Vous ne vénerez pas les sergens de ville et les gendarmes, *républicain*. Vous ne vous prosternez pas devant un sac d'écus, *républicain*. Vous ne vendriez pas votre conscience, *républicain*. Vous ne prendriez pas les armes pour tirer sur le peuple, *républicain*.

Savez-vous maintenant ce que c'est qu'un *républicain*? — Parbleu! mais c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. — Ce mot de *république* ne vous effraie donc plus. — Certainement non. — Eh bien! pour me le prouver, vous allez crier avec moi :

VIVE LA RÉP.....

Ah! farceur de procureur du roi!.....

Aux gobe-mouches.

Respectables *gobe-mouches* des quatre-vingt-six départemens, qui attendez avec une patience vraiment angélique, une foule de grosses vérités dont tous les aspirans royaux ont su allécher votre inépuisable bonhomie, c'est à vous que je veux parler; — à vous, matière productive, engrais inodore et machine infatigable; à vous enfin, noble espoir des principicules bâtards et légitimes, et bétail providentiel des monarchies bourgeoises ou royales! — Recevez donc, ô vénérables jobards, recevez donc, mes très humbles et très sincères félicitations, en attendant..... les autels que vos petits enfans ne manqueront pas d'élever à votre rare et sagace perspicacité. Amen.

D'ici-là, bien heureux *gobe-mouches*, permettez-moi de tracer l'historique de vos tant nombreuses déconfortures. Sujet bien vaste en vérité, et capable de fournir la matière, non d'un tout petit article, mais de plusieurs gros volumes. Mais, outre que je ne sais pas faire de gros volumes, je présume que vous n'avez guère souci d'en lire, préférant sans doute renifler quelques gros mensonges frappés à l'effigie de tel ou tel que je ne nomme pas, et pour cause. Va donc pour le petit article!

Je vous dirai donc, chers *gobe-mouches*, que votre origine est diablement ancienne; pour le moins aussi ancienne que la *légitimité*. — Passons là dessus et arrivons à pieds joints au beau temps des *gobe-mouches* en 1814; sans oublier pourtant les couleuvres que vous fit avaler ce Napoléon,

Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône

La gorge de la liberté;

Ce triste et noir forçat de la sainte-alliance

Qui mourut sur un noir rocher,
Trainant comme un boulet l'image de la France,
Sous le bâton de l'étranger.

Celui-ci vous donna de la gloire, c'est très bien!
Mais il vous donna aussi des comtes, des barons et des
vicomtes, et qui pis est, toutes les autres drogues du
droit divin. Foin, de la gloire à ce prix-là!

— 1814!..... année fertile en *gobe-mouches*! Je les
vois encore d'ici, alors que, confians comme des oisons,
ils donnaient à plein collier dans les : *plus de droits*
reunis! plus de conscription! plus de!.... plus de!.....
que poussaient à gorge déployée MM. les voltigeurs de
l'œil de bœuf arrivés à la queue des chevaux autri-
chiens. — Ils n'étaient pas si bêtes, ces vieux émigrés!
la preuve; c'est qu'ils empauèrent des millions de
badauds. — Pendant ce temps, on octroyait une charte,
on liait les temps anciens aux temps modernes; et,
en avant l'absolu décoré du nom de représentatif!

Arrivèrent alors de grosses joyeusetés, bien délibérées,
bien votées, par les *représentans du peuple*. — Des cours
prévotales; des lois d'amour et de sacrilège; la guerre d'Es-
pagne; le petit milliard; par-ci, par-là quelques jésuites;
une espèce de congrégation; des billets de confession;
des processions; des pénitens de toutes les couleurs;
des capucins, des carmes, etc., etc.; et mes gobe-
mouches, si bons diables de leur nature, de grogner
un peu, mais pas trop fort! car le grognement n'est
pas décent dans un gouvernement constitutionnel. —
Cependant, les ouvriers absolutistes trouvaient que
tout cela était trop peu! encore! encore! criaient-ils...
Chauffons! chauffons encore la chaudière représenta-
tive! — Ils chauffèrent tant et si bien, que la chaudière
éclata..... et du coup envoya la royauté dans l'autre
monde.

Pour lors, voila que les gobe-mouches n'eurent pas
plus de roi que sur la main, ce dont ils ne parurent
guère fâchés, sachant, par trop chère expérience, ce
qu'un roi coûte à nourrir, loger, chauffer, vêtir et amu-
ser. — Nous ne voulons plus de rois! répétaient-ils tous!
non, nous n'en voulons plus! — Dans ces entrefaites,
vint un vieux bonhomme fort respecté des gobe-mou-
ches; il leur tint à peu près ce langage : « Vous ne
voulez plus de roi, dites-vous, à cause de la dépense?
Eh bien, mes amis, j'en connais un qui ne vous coûtera
presque rien! ce n'est pas un génie, mais qu'importe,
s'il ne vous ruine pas? D'abord je réponds qu'il se con-
tentera pour dîner d'un petit pot au feu et d'un plat
de légumes; quelquefois peut-être, il ira prendre sa
demi-tasse au café du coin, mais rarement; et jamais
il ne fera du *gloria*. — Quand à ses vêtemens, ce sera
moins que rien : un habit vert, un chapeau de poils de
lapins, et pour complément, un riffard de coton. —
Voila bien, je crois, à peu près tout, si vous en ex-
ceptez quelques écus de cent sous pour payer de la
bière aux gardes nationaux ses jours de garde; car il
montera la garde, il patrouillera, si vous voulez bien
le permettre! Eh! tenez le voila, ce cher ami! voyez
comme il se laisse embrasser! — De l'autre côté à
présent. — Ah! la bonne république que ça fera! —
Moi, je suis républicain, je l'ai toujours été! Allons.

*enfans de la patrie! etc., etc.; mes chers amis!..... Mes
braves camarades!*

.
.
.
.

Et voila ce que c'est que votre histoire, gobe-mouches!

Dijon, le 30 octobre 1832.

A Monsieur le Rédacteur de la GLANEUSE.

Le département du Rhône vient de donner à la France
l'imposant spectacle d'une assemblée de deux mille ci-
toyens animés d'un même amour de la liberté : cet
exemple de fraternisation doit se propager dans les au-
tres départemens.

Et nous aussi, nous avons des dévouemens civiques
à fêter, des sympathies brûlantes à proclamer, des
vœux solennels à formuler. C'est depuis long-temps que
les patriotes de Dijon éprouvaient le besoin de frater-
niser avec ceux du département. Le jour est enfin venu
d'acquitter envers nos députés la dette du pays recon-
naissant, de retremper nos cœurs dans les épanche-
mens mutuels de la confiance, et de convaincre un
pouvoir qui a si vite oublié son origine populaire, et de
notre nombre et de notre unanimité.

Les patriotes de Dijon ont décidé,

1° Qu'un banquet serait offert, le dimanche 11 novem-
bre, à midi, dans la grand'salle de l'Hôtel-de-Ville,
à MM. CABET, HERNOUX et MAUGUIN, signataires du
compte-rendu;

2° Qu'un appel serait fait aux patriotes de Beaune,
de Semur et de Châtillon, de tous les chefs-lieux de
canton de la Côte-d'Or; et des principales villes des
départemens voisins.

En conséquence, vous êtes prié, au nom de la com-
mission dont nous sommes les organes, de vous en-
tendre avec les patriotes de Lyon, pour envoyer une
députation, aussi nombreuse que possible, au banquet
qui aura lieu à Dijon le 11 novembre prochain.

Le prix de la souscription individuelle est fixé à 3 fr.

La commission verrait avec plaisir que les souscrip-
teurs qui font partie de la garde nationale urbaine ou
rurale, parussent au banquet avec l'uniforme national.

Une tribune sera élevée pour les toasts, qui devront
être approuvés par la commission avant le banquet.

Nous comptons, monsieur, sur votre zèle pour se-
conder le nôtre.

Recevez l'assurance de notre parfaite estime.

Les commissaires délégués :

BELOT, adjoint. BOSSU, colonel de la garde nationale.
Le commandant YON. MONNET, notaire, et chef de
bataillon de la garde nationale. DERMENON, notaire,
et capitaine de la garde nationale. MATHIEU, avocat,
et lieutenant de la garde nationale.

P. S. On trouvera des billets au bureau du Patriote
de la Côte-d'Or.

Lyon.

AVIS IMPORTANT.

Les convives du banquet Garnier-Pagès sont invités à passer au bureau de la *Glaneuse*, où ils recevront des communications importantes. Ils peuvent se présenter à dater de ce jour jusqu'à jeudi; le bureau de la *Glaneuse* est ouvert de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

L'espace nous manque, et nous sommes forcés de renvoyer au prochain numéro une *Revue dramatique* qui devait être insérée dans le numéro de ce jour.

NOUVELLES.

INTÉRIEUR.

PARIS.

M. le ministre de la justice a annoncé, nous assure-t-on, l'intention de proposer au roi de commuer en des peines correctionnelles toutes les peines afflictives et infamantes qui ont été prononcées par suite des événements des 5 et 6 juin.

— Des nouvelles arrivées il y a quelques jours au ministère de la guerre annonçaient que l'armée belge, impatiente, devait attaquer Anvers le 4 novembre. Il paraît que des communications pressantes ont été adressées au roi des Belges pour empêcher cette imprudence.

La France tient à honneur de se montrer exécuteur fidèle des intentions et des ordres de la conférence. Elle veut arriver avec le bâton du constable, exercer la police entre les deux pays, sans que ceux-ci s'en mêlent, et elle se flatte, en transformant une expédition armée en un acte de conciliation, de donner de nouveaux gages de sa soumission aux souverains de l'Europe!

— Rien de nouveau dans la capitale. Quelques saisies de journaux, un charivari donné au pâtissier Lesage, officier de la garde nationale, qui s'est avisé de se laisser décorer de la croix de la Légion-d'Honneur. Le commerce des huissiers est celui qui prospère le plus. Les ventes par autorité de justice vont toujours leur train.

— *Poitiers*. L'honorable M. *Audry de Puiraveau* est arrivé dans cette ville. Tous les habitants, précédés du maire des adjoints et du conseil municipal, musique en tête, se sont portés au devant du député. Toute la garde nationale était sous les armes. La foule s'était portée pour l'attendre à une demie lieue de la ville. A son entrée et pendant tout le trajet de la porte de la ville à son hôtel, il a été accueilli par les cris de *vive Audry, vive le député patriote, vive la liberté, à bas le juste-milieu, à bas les doctrinaires*. Voilà de quoi payer ce député de toutes les douleurs dont un gouvernement ingrat prend à tâche de l'abreuver.

— *Bourbon-Vendéc*. « Un détachement de Polonais est attendu dans nos murs, se rendant de Nantes à l'île-de-Ré, et de là à l'armée d'Afrique. La garde nationale prépare une réception brillante à ces braves et malheureux défenseurs de la liberté. Elle doit aller au-devant d'eux avec son état-major et sa musique. Les citoyens s'empressent de les accueillir, et une souscription est ouverte en leur faveur. »

— *Chollet*. « Au moment où les chambres vont demander à nos gouvernans les comptes de l'emploi du fruit des sueurs de ce pauvre peuple, pour qui on fait si peu, après tout ce qu'on lui doit, il est bon de faire connaître l'emploi de certaine portion du budget: le brigand *Bodin* (rival de *Sortant*) a reçu pendant long-temps (et reçoit peut-être encore) QUARANTE-CINQ FRANCS par mois de l'état pour rester tranquille !!!... Je tiens la chose de bonne source. Un tel fait n'a pas besoin de commentaire; il parle assez haut, *Ab uno disce omnes*. »

EXTÉRIEUR.

SAXE. — *Grande nouvelle*. Le comte de Ponthieu (Charles X) son fils le duc d'Angoulême, sont arrivés à Zittau le 24 octobre, à une heure après midi. Les illustres voyageurs ont été reçus sur la place du marché. Ils ont peut-être l'intention de se vendre. Qui diable en voudra!

BAVIÈRE. — Encore une grande nouvelle. Le 15 novembre, les troupes destinées pour la Grèce, se mettront en marche; et le 23, le roi *Othon* et la régence partiront également. Un principicule Barrois envoyé en Grèce comme on expédie une caisse de canelle. Descendants de Léonidas, vous devez vous estimer heureux, ou vous donner un Roi.

BELGIQUE. — L'opinion qu'on manifeste généralement à Paris et à Londres, touchant l'effet que produira sur nos affaires l'évacuation de la citadelle n'est nullement partagée par nous, qui pouvons apprécier tous les résultats de cet événement. Le fait est qu'il ne nous garantit point une solution prompte. L'évacuation de la citadelle n'est que le préliminaire de négociations qui seront nécessairement très longues, puisqu'il s'agira de fixer les bases de la liberté de l'Escaut et de la Meuse. Or, ne devons-nous pas craindre que la Hollande, profitant de sa position, n'entrave la navigation pendant tout le temps qu'on négociera? Pour voir combien une pareille circonstance nous serait nuisible, il suffit de considérer que depuis le 20 janvier 1851 nous ne payons, ni à la descente ni à la montée de l'Escaut, aucun droit quelconque. Il est hors de doute qu'après avoir été forcé d'évacuer la citadelle d'Anvers, le roi Guillaume se dédommagera de cet échec sur notre commerce, en lui faisant payer ce qu'il a demandé à la coutume de l'Escaut, à savoir 1 florin par tonneau.

GLANE.

— La première loi proposée à la chambre, par M. *Thiers*, tendra, dit-on, à remettre en vigueur les lois de Sparte qui récompensaient les voleurs.

— Le *Courrier de Lyon* se fait l'avocat des prêtres. Il mérite bien une calotte.

— M. *Chose* veut nous réduire avec la mâchoire de ses ministres. La liberté nouvelle Dalila fera la queue au samson de Neuilly.

— *Vidoc* est dans nos murs. Il est appelé, dit on, à la rédaction de *Courrier de Lyon*.

— M. *Chose* prend du tabac, le peuple fume.

— Au style du *Courrier de Lyon*, on voit que ces messieurs sont condamnés aux travaux forcés.

— Les vols se multiplient à Paris. Voyez, messieurs *Thiers* et *Gisquet*. Ce que c'est que le mauvais exemple!

— On offre une récompense honnête à celui qui pourra composer un ministère plus impopulaire que celui que nous avons.

— Si Anvers pouvait se mettre dans la poche, au lieu d'en faire le siège, on n'aurait qu'à charger M. *Thiers* de le prendre.

— Pour le juste-milieu, l'Escaut c'est la mer à boire.

— On vend de nouveaux sacs pour dames, avec le portrait de Louis-Philippe. Il était impossible de faire un choix plus heureux pour un ridicule.

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Pâte pectorale.

— La Pâte pectorale de Regnault obtient toujours d'heureux effets dans les enrhouemens, rhumes et catharres. C'est un médicament qui joint à des vertus efficaces un goût fort agréable. Il convient à ceux qui par état sont obligés de parler ou de chanter en public.

Le dépôt est à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, n° 24.

J. A. GRANIER, Gérant.